

Noria . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 30 septembre 1934

Il ne s'agit pas de l'une des sept norias que chante l'Oustaz Abdel Wahab, après que les jeunes gens des quartiers nationalistes du Caire les eurent eux-mêmes chantées. Car ces sept norias sont, semble-t-il, capables de tirer l'eau et d'en faire profiter les gens. La noria dont je veux vous parler ici est la noria de Djoha. La connaissez-vous ? On a longtemps prétendu qu'il s'agit d'une noria qui tourne et tourne, sans jamais arroser ni champ, ni bête, ni homme. À peine a-t-elle puisé l'eau qu'elle la reprend aussitôt — elle ne tourne que pour s'arroser elle-même, et elle n'arrose jamais vraiment rien, car elle ne cesse jamais de tourner. Je soupçonne que vous connaissez déjà cette noria ; on en a toujours beaucoup parlé, les propos à son sujet ne se sont jamais taris, et les proverbes qu'on en tire restent encore courants aujourd'hui. Ce dont je veux vous entretenir aujourd'hui, c'est de la noria de Djoha, car j'en ai trouvé une représentation véritablement magnifique — brillante, éclatante, éblouissante et complète — après que nous l'avions longtemps crue semblable au phénix, dont les gens parlent sans cesse sans jamais en trouver la moindre trace. Cette merveilleuse représentation, ce portrait parfait de la noria de Djoha, a été publié ce matin même dans notre consœur Al-Ahram. Et comme il serait juste de la plaindre, comme il serait juste de compatir à son sort ! Car le métier de journaliste lui impose de réelles épreuves, et la contraint parfois à publier des choses que, si le choix lui en avait vraiment appartenu — ou disons, si le choix avait été laissé à ce qu'elle préfère réellement — elle n'aurait jamais publiées, ni même mentionnées. Mais le métier a sa propre logique, et Al-Ahram se trouve contrainte, par cette logique même, de diffuser à ses lecteurs tout ce que disent les politiciens, et les quasi-politiciens, et ceux qui s'improvisent hommes politiques et s'y forcent, en faisant un simple moyen de gagner leur vie.

Pour ma part, je me suis trouvé véritablement enchanté par la noria de Djoha — bien plus enchanté que vous ne pourriez le croire. Qu'il suffise de dire que je l'ai lue deux fois ; je jure devant Dieu que je l'ai lue deux fois — et pourtant je n'en ai rien tiré du tout, n'en ai rien extrait, n'en suis arrivé à aucune conclusion, si ce n'est ceci : qu'il s'agit bien de la noria de Djoha, qui ne veut ni ne peut profiter à personne, ni étancher aucune soif, mais qui ne veut que se profiter à elle-même, s'arroser elle-même. Si le temps d'un journaliste n'était pas si limité, j'aurais relu la

noria de Djoha encore et encore, l'abordant sous tous les angles possibles — la prenant de sa fin jusqu'à son début, après l'avoir déjà prise de son début jusqu'à sa fin ; puis la prenant de son milieu jusqu'à son début, et de son milieu jusqu'à sa fin — dans l'espoir d'y trouver, ou d'en extraire, quelque chose qui mérite qu'un écrivain s'y arrête, qu'un homme politique en débattenne, ou qu'un homme de lettres s'en délecte. Je me promets de revenir examiner cette noria, depuis son début, depuis sa fin, et depuis son milieu, et je promets sincèrement au lecteur que, si je trouve quelque chose dans cette noria, ou si j'en tire quelque profit, je ne le garderai pas pour moi seul, et ne me montrerai pas avare d'en faire profiter le lecteur. Je soupçonne que vous connaissez maintenant la noria de Djoha, et je soupçonne que vous l'avez déjà lue dans Al-Ahram ce matin même, tout comme moi, et je soupçonne que vous vous êtes déjà demandé ce qu'elle contenait, et je soupçonne que vous vous êtes déjà efforcé d'en extraire quelque dessein ou d'en tirer quelque conclusion, et je soupçonne que vous êtes arrivé exactement là où je suis arrivé moi-même : au désespoir et à l'échec. Et je soupçonne que vous avez déjà rappelé ce que j'ai moi-même rappelé au sujet de cette belle et merveilleuse noria dont les gens parlent encore, et dont ils tirent encore des proverbes, et qui n'est autre que la noria de Djoha.

Et pourtant, les gens ont beaucoup parlé de ce discours que le ministre des Traditions a prononcé hier au club du Parti de l'Union, devant les deux partis frères — on en parle depuis un bon moment déjà, et si ma mémoire ne me trompe pas, j'avais moi-même esquissé, voilà quelque temps, un programme pour ce discours même du ministre des Traditions, lui exposant certains des sujets qu'il aurait dû aborder afin de présenter au public une image véridique de la politique du gouvernement. Et je crois que notre consœur Al-Siyasa avait, elle aussi, esquissé un programme pour ce discours il y a quelques jours à peine, lui indiquant certains des sujets qu'il aurait été bon qu'il aborde devant son auditoire. Je ne doute nullement que si le ministre des Traditions avait écouté mes conseils depuis des semaines, et ceux d'Al-Siyasa depuis quelques jours, il aurait pu produire un discours qui, à défaut d'être magnifique et magistral, aurait du moins été acceptable, tolérable, méritant cinq sur dix, ou six sur dix, comme aiment à dire les professeurs du ministère de l'Éducation.

Mais le ministre des Traditions est, semble-t-il, trop grand pour écouter les conseils, trop éloquent pour avoir besoin qu'on lui enseigne l'art de bien parler. Il n'a tenu aucun compte des conseils que nous lui

avons offerts, n'a tiré aucun profit du programme que nous lui avons esquissé, mais a voulu improviser, parler sans l'aide d'aucun secours — et il a bien fait ! Car s'il nous avait écoutés, il n'aurait produit pour le public qu'un de ces discours politiques familiers, tantôt bons, tantôt mauvais, de ceux que l'on peut noter sur une simple échelle. Mais à présent, ayant suivi sa propre inspiration, puisant en lui-même et en lui seul, il a produit pour le public une véritable merveille de rhétorique. Qu'il suffise de dire qu'il a dépeint pour le public ce que tous les orateurs, jusqu'à présent, avaient été incapables de dépeindre : il leur a peint la noria de Djoha sous ses plus beaux atours et sous sa forme la plus exquise. Et ce n'est pas peu de chose, surtout en cette époque où la littérature a fait faillite, où l'éloquence s'est tarie, et où les œuvres de véritable valeur se sont faites si rares. Ce qui rend l'affaire plus charmante encore, c'est que le ministre des Traditions a produit cette magnifique merveille rhétorique le jour même de l'ouverture de l'année scolaire — symbole tout trouvé, donc, de la renaissance littéraire que le public devra attendre en cette nouvelle année. Il ne fait aucun doute que cette merveille rhétorique mérite d'être imprimée, diffusée, et remise entre les mains de chaque étudiant et de chaque élève, pour être étudiée par les professeurs de rédaction dans leurs salles de classe, afin que la jeunesse apprenne précisément comment un orateur doué, un homme véritablement éloquent, peut parler, et parler, et parler encore, pour finalement ne rien dire du tout.

Les écrivains et les professeurs ont longtemps insisté auprès de leurs élèves et de leurs étudiants sur ce principe qu'il ne faut jamais parler à moins d'avoir réellement quelque chose à dire, et que le silence vaut mieux qu'une parole qui n'apporte rien — et les écrivains et les professeurs ont insisté auprès des élèves et des étudiants sur ce point avec une telle constance que la jeunesse en est venue à préférer ne rien dire du tout, simplement parce qu'elle ne trouvait rien qui vaille la peine d'être dit. Mais voici qu'à présent le ministre des Traditions leur a ouvert une porte toute neuve dans l'art de bien parler, et leur a inventé un genre littéraire tout à fait original, leur enseignant qu'un orateur peut prononcer un discours et n'y rien dire du tout, tout en remportant, pour sa peine, applaudissements, acclamations et admiration, et en obtenant, de surcroît, que les journaux publient son discours et le diffusent parmi leurs lecteurs. Nous avons, au noble al-Azhar, à l'époque où nous y poursuivions nos études, un professeur brillant, éloquent, magistral, qui aimait à parler des bienfaits que Dieu lui avait accordés, disant que, parmi les grâces dont Dieu l'avait comblé, se trouvait celle de pouvoir nous parler deux heures durant, au terme desquelles nous ne

compreions absolument rien de ce qu'il avait dit, et étions incapables d'en rapporter la moindre bribe, simplement parce que nous ne l'avions pas compris. Et notre professeur nous parlait en effet deux heures durant de logique, ou de philosophie, abordant tout sous le soleil sauf la logique et la philosophie elles-mêmes — de sorte que, lorsque nous nous séparions de lui et nous retrouvions ensuite pour tenter de récapituler ce que nous avions entendu, nous ne trouvions rien du tout. Et nous admirions cet homme, et nous nous répétions ses propos les uns aux autres avec grande admiration ; et je ne crois pas que la génération qui étudiait avec nous auprès de lui — des hommes qui comptent aujourd'hui parmi les savants du noble al-Azhar — ait oublié ce grand professeur et son brio, car nous le considérions tous jadis comme une merveille parmi les savants d'al-Azhar, un être unique parmi les maîtres de l'éloquence. Mais aujourd'hui, ce professeur n'est plus une merveille, n'est plus unique — car Dieu lui a suscité, en la personne du ministre des Traditions, une tout autre merveille, qui vient entièrement abroger la sienne.

Car le ministre des Traditions est capable de discourir sur la politique tout comme notre professeur était jadis capable de discourir sur la logique — mais ceux qui entendent ou lisent le discours politique du ministre des Traditions en retirent à peu près autant que nous retirions jadis des leçons de logique de notre professeur.

Le monde se porte donc bien, et la véritable éloquence demeure à l'abri de la faiblesse et de la corruption, tant qu'il se trouve, au sein de la nation de Mahomet (paix sur lui), quelqu'un capable de dépeindre la noria de Djoha — tantôt à al-Azhar, tantôt au club de l'Union. Et Dieu, exalté soit-Il, est sans doute trop miséricordieux envers cette nation, et trop tendre envers cette langue, pour jamais les priver d'un champion d'une éloquence aussi magnifique, capable de dépeindre la noria de Djoha sous sa plus belle forme — car cette noria est éternelle, et les générations futures ne doivent jamais être privées de sa beauté.

Et tant que le ministre des Traditions aura hérité de notre ancien professeur ce don de dépeindre la noria de Djoha, et tant que l'imitation des ministres — des ministres de l'Éducation en particulier — demeurera chose si vivement encouragée, il n'y a nul motif d'inquiétude pour la nation égyptienne, ni pour la langue arabe. Il se trouvera toujours, parmi les professeurs de lettres, ceux qui enseignent, et parmi les étudiants en lettres, ceux qui apprennent — et grâce à cet enseignement et à cet apprentissage, nous nous assurerons, pour la génération à venir, d'un

successeur au ministre des Traditions dans le noble art de dépeindre la noria de Djoha.

Un sage a dit, en des temps depuis longtemps révolus :

Si jamais tu dois envoyer un messenger, envoie donc un sage — et ne lui donne aucune instruction.

Nous avons toujours cru que notre bienveillant président du Conseil avait rencontré cette sagesse quelque part parmi la sagesse accumulée des nations — mais le discours du ministre des Traditions, hier, donne à penser que cette sagesse-là a totalement échappé à la mémoire du président du Conseil. Car il conviendra sûrement avec nous, sans le moindre doute, que le ministre des Traditions n'était tout simplement pas l'homme capable de porter le message du gouvernement, dans les circonstances présentes, ni aux Égyptiens, ni aux Anglais — car Égyptiens et Anglais pourraient bien se réjouir et se plaire à voir la noria de Djoha, à l'entendre tourner, mais ils ne comptent nullement sur elle lorsqu'ils veulent réellement étancher leur soif ou combler leur besoin, car ils savent fort bien que la noria de Djoha, si belle et si merveilleuse soit-elle, demeure, malgré tout cela, parfaitement inutile, et parfaitement incapable d'être d'aucun secours . . .